

Câ??est en quittant Gaza que jâ??ai compris que jâ??avais grandi dans un camp de concentration

Description

Jâ??ai grandi Ã Gaza sans rÃ©aliser que lâ??Ã©tat de siÃ¨ge dans lequel je vivais Ã©tait unique et que les autres nâ??Ã©taient pas confrontÃ©s Ã une menace de mort permanente. Ce nâ??est quâ??aprÃ¨s avoir quittÃ© Gaza que jâ??ai compris que jâ??avais grandi dans un camp de concentration et que cela avait faÃ§onnÃ© ma vie.

Par Abdalrahim Abuwarda, le 24 dÃ©cembre 2025



Khan Yunis, 25 novembre 2025 (Photographe : Doaa Albaz, Activestills)

Jâ??avais environ dix ans lorsque jâ??ai vu pour la premiÃ¨re fois la mort traverser les rues comme un voisin.

Je jouais dans la rue devant notre maison Ã Gaza, comme le font les enfants quand ils nâ??ont pas de parc. Je donnais des coups de pied dans une canette de soda Ã©crasÃ©e comme si câ??Ã©tait un ballon de football. Lâ??air Ã©tait doux, câ??Ã©tait lâ??un de ces aprÃ¨s-midis oÃ¹ le soleil est clÃ©ment et oÃ¹ lâ??on oublie, lâ??espace dâ??un instant, que lâ??on vit sous lâ??occupation. Câ??est alors que je lâ??ai entendu. Au dÃ©but, ce nâ??Ã©tait quâ??un bruit Ã©touffÃ©, comme un tambour lointain. Le bruit de pas nombreux, Ã lâ??unisson.

Une nuÃ©e de poussiÃ¨re sâ??est Ã©levÃ©e au bout de la rue.

Je me souviens avoir entendu des voix avant dâ??apercevoir des visages. Une vague de chants dÃ©ferlait vers moi, des mots que je ne comprenais pas, ponctuÃ©s par le rythme des pas. Pendant quelques secondes, jâ??ai pensÃ© quâ??il sâ??agissait peut-Ãªtre dâ??un mariage. Ã? Gaza, les chants et les haut-parleurs peuvent Ãªtre synonymes de joie ou de tristesse, et quand on est enfant, on ne sait pas toujours distinguer les deux.

La foule sâ??est rapprochÃ©e. Les hommes remplissaient la rue, serrÃ©s les uns contre les autres, avanÃ§ant comme mus par un devoir solennel. Au milieu dâ??eux, bien au-dessus des tÃªtes, jâ??ai

aperÃ§u un corps enveloppÃ© de blanc.

Ils ne marchaient pas comme des gens qui se rendent au marchÃ©. Ils dÃ©filaient. Le corps bougeait avec eux, soulevÃ© par les bras, se balanÃ§ant lÃ©gÃ¨rement Ã chaque pas. Je me suis figÃ© au milieu de la route. De la poussiÃ¨re se collait Ã mes jambes. Lâ??air sentait le sable et la sueur. Quelquâ??un prÃ¨s de moi a murmurÃ© le mot Â« *shaheed* Â».

Un martyr.

Je ne savais pas ce que cela signifiait. Je savais seulement quâ??un Ãªtre humain Ã©tait portÃ© devant moi et que personne ne semblait surpris. Certaines personnes se sont jointes au cortÃ¨ge. Dâ??autres regardaient depuis leurs fenÃªtres. Les chants devenaient de plus en plus forts. Je me souviens mâ??Ãªtre senti tout petit, comme si la foule allait mâ??engloutir. Puis, soudain, je me suis mis Ã courir.

Jâ??ai sprintÃ© jusquâ??Ã la maison, le cÅ?ur battant Ã tout rompre, mes pantoufles claquant contre le sol. Jâ??ai enfoncÃ© la porte et jâ??ai demandÃ© Ã mon pÃ¨re ce que jâ??avais vu. Il mâ??a rÃ©pondu quâ??il sâ??agissait du cortÃ¨ge funÃ¨bre dâ??un martyr, un jeune homme abattu par des soldats israÃ©liens parce quâ??il jetait des pierres, parce quâ??il manifestait, parce quâ??il voulait la libertÃ© et une vie dÃ©cente.

Mon pÃ¨re mâ??a rÃ©pondu simplement, comme sâ??il sâ??agissait dâ??un bulletin mÃ©tÃ©o.

Le mot Â« martyr Â» est restÃ© gravÃ© dans mon esprit bien avant que je ne comprenne la politique ou le droit international. De tels cortÃ¨ges funÃ©raires sont devenus un Ã©lÃ©ment du dÃ©cor de mon enfance. Ils passaient si souvent dans nos rues quâ??ils ont fini par ne plus me paraÃ®tre Ã©tranges. On pouvait Ãªtre en train de faire ses devoirs, dâ??acheter du pain ou de rendre visite Ã un proche, et au loin, on entendait les chants commencer et on savait quâ??un autre corps Ã©tait transportÃ© Ã travers la ville.

La mort, Ã un moment donnÃ©, a cessÃ© dâ??Ãªtre un Ã©vÃ©nement pour devenir une habitude.

Des annÃ©es plus tard, une autre scÃ¨ne est restÃ©e gravÃ©e dans ma mÃ©moire. Jâ??Ã©tais alors au lycÃ©e. Câ??Ã©tait fin dÃ©cembre 2008, au dÃ©but dâ??une des grandes offensives contre Gaza. Ce jour-lÃ , je suis sorti de lâ??Ã©cole et je me suis rendu, non pas chez mes parents, mais Ã lâ??appartement de ma sÅ?ur qui venait de se marier. Jâ??y suis allÃ© comme nâ??importe quel petit frÃ¨re lâ??aurait fait : pour voir comment elle se sentait chez elle et, pour Ãªtre honnÃªte, pour manger des *baklavas*.

Ã? Gaza, les mariages riment avec friandises. MÃªme les plus dÃ©muniÂ·es empruntent de lâ??argent pour acheter des chocolats et des pÃ¢tisseries pour leurs invitÃ©Â·es. Câ??est une faÃ§on de montrer que la joie existe toujours.

Parvenu Ã son immeuble, jâ??ai montÃ© les escaliers et je me suis assis sur le canapÃ© du nouveau salon. La maison sentait encore la peinture fraÃ®che et les meubles neufs. Ma sÅ?ur souriait. Il y avait un plateau de douceurs. Je me souviens encore du goÃ»t des *baklavas*, du sirop et de la pistache, qui est restÃ© dans ma bouche.

Puis la premiÃ¨re bombe a explosÃ©.

Le bruit ne ressemblait Ã rien de ce que jâ??avais entendu auparavant. Il nâ??Ã©tait pas seulement fort. Il avait du poids. Il a secouÃ© toute la maison. Les portes se sont ouvertes brusquement. Les fenÃªtres ont volÃ© en Ã©clats. Le verre a explosÃ© Ã lâ??intÃ©rieur, recouvrant le sol. Nous avons tous plongÃ© au sol avant mÃªme dâ??y penser. Mes oreilles bourdonnaient. Lâ??air avait un goÃ»t de poussiÃ¨re et de mÃ©tal.

Pendant quelques secondes, jâ??ai eu lâ??impression que le monde sâ??Ã©croulait, et je ne savais pas si la prochaine bombe allait nous tomber dessus.

Ma sÅ?ur a criÃ©. Son mari a essayÃ© de la calmer, mais il Ã©tait pÃ¢le comme un linge. Je me souviens que mon corps tremblait. Dehors, dâ??autres explosions ont retenti. La maison qui Ã©tait Â« neuve Â» quelques minutes plus tÃ´t semblait blessÃ©e, ses fenÃªtres avaient volÃ© en Ã©clats, ses sols propres Ã©taient recouverts dâ??Ã©clats et de poussiÃ¨re.

Dans chaque guerre, il y a un moment oÃ¹ votre esprit passe de Â« cela pourrait arriver Â» Ã Â« cela est en train dâ??arriver Â». Pour moi, câ??Ã©tait ce moment-lÃ .

Je voulais retourner chez mes parents. Ma sÅ?ur ne voulait pas que je parte, car nous ne savions pas oÃ¹ les bombes allaient tomber. Je suis restÃ© lÃ pendant une heure, le cÅ?ur battant Ã tout rompre, Ã©coutant le bruit des frappes lointaines, me demandant si ma famille savait oÃ¹ jâ??Ã©tais. Elle a appelÃ© mon pÃ¨re pour lui dire que jâ??Ã©tais en sÃ©curitÃ© avec elle. Finalement, quand les bombardements ont cessÃ©, jâ??ai couru chez moi Ã travers des rues qui me semblaient diffÃ©rentes de celles que jâ??avais empruntÃ©es le matin mÃªme.

Il mâ??a fallu des annÃ©es pour comprendre que ces scÃ¨nes nâ??Ã©taient pas seulement des Â« souvenirs de guerre Â» ou Â« une vie difficile Â». Elles faisaient partie des rituels quotidiens dâ??un lieu conÃ§u pour garder les gens enfermÃ©s et sous contrÃ´le. Je ne connaissais pas les termes Â« prison Ã ciel ouvert Â» ou Â« camp de concentration Â». Je savais seulement que mon monde Ã©tait rempli de corps dans la rue, de verre brisÃ© sur le sol et dâ??un silence dans les yeux de mon pÃ¨re que je ne savais pas encore dÃ©chiffrer.

Plus tard, bien plus tard, jâ??ai trouvÃ© les mots. Human Rights Watch a publiÃ© un rapport marquant les quinze ans du blocus et affirmant clairement que la fermeture Â« piÃ©geait Â» plus de deux millions de PalestinienÂ·nes dans une petite bande cÃ´tiÃ¨re, transformant Gaza en prison Ã ciel ouvert. Le Conseil norvÃ©gien pour les rÃ©fugiÃ©s (NRC) a dÃ©crit Gaza en des termes similaires, tout comme War Child, partageant les tÃ©moignages dâ??enfants palestiniens qui disent avoir lâ??impression de grandir dans une prison sans toit. Les experts de lâ??ONU allaient plus loin et dÃ©crivaient lâ??ensemble du territoire occupÃ© comme un systÃ¨me dâ??emprisonnement Ã ciel ouvert, qualifiant Gaza de Â« prison Ã ciel ouvert de notre Ã©poque Â».

Au moment oÃ¹ jâ??ai lu ces mots, le camp Ã©tait dÃ©jÃ lÃ , tout autour de moi. Je nâ??Ã©tais quâ??un enfant qui grandissait en son sein.

Le blocus nâ??est pas entrÃ© dans ma vie en faisant la une des journaux. Il est entrÃ© par le souffle de mon pÃ¨re.

Jâ??Ã©tais au lycÃ©e quand cela a commencÃ©. Les gens parlaient de Â« *al hisar* Â», le siÃ¨ge, comme sâ??il sâ??agissait dâ??un mot parmi tant dâ??autres dans le long dictionnaire de la souffrance palestinienne. Au dÃ©but, je ne comprenais pas vraiment ce que cela signifiait. Je comprenais seulement que le monde de mon pÃ¨re commenÃ§ait Ã sâ??effondrer.

Avant le blocus, il travaillait dans le bÃ¢timent. Il importait des matÃ©riaux de construction Ã Gaza, en particulier du ciment. Il traitait avec les fournisseurs, les camions, les postes-frontiÃ¨res. Son travail nâ??Ã©tait pas facile, mais câ??Ã©tait une vie. Il pouvait subvenir aux besoins de ses huit enfants, de sa femme et de sa mÃ¨re. Il en Ã©tait fier.

Puis les frontiÃ¨res se sont renforcÃ©es.

Lâ??approvisionnement en ciment a cessÃ©. Les restrictions se sont succÃ©dÃ©, les permis ont Ã©tÃ© refusÃ©s les uns aprÃ¨s les autres, jusquâ??Ã ce que toute son entreprise pÃ©riclite. Il nâ??y a pas eu dâ??annonce officielle. Aucun reprÃ©sentant du gouvernement nâ??est venu chez nous pour nous dire : Â« Ã? partir de maintenant, votre pÃ¨re ne travaillera plus, votre famille nâ??aura plus de revenus stables, votre avenir se rÃ©duira Ã cette bande de terre. Â»

Tout sâ??est simplement arrÃªtÃ©.

Beaucoup plus tard, lorsque jâ??ai commencÃ© Ã lire des Ã©conomistes comme Sara Roy, jâ??ai vu lâ??histoire de mon pÃ¨re se transformer en donnÃ©es. Elle appelle cela le Â« dÃ©-dÃ©veloppement Â», une politique dÃ©libÃ©rÃ©e qui rend impossible toute vie Ã©conomique normale, qui transforme une sociÃ©tÃ© productive en une sociÃ©tÃ© dÃ©pendante. Dans ses livres sur Gaza, elle montre que les fermetures et les restrictions ne sont pas des effets secondaires. Elles sont calculÃ©es. En lisant ses travaux, jâ??ai vu les Ã©paules de mon pÃ¨re dans chaque graphique sur le chÃ´mage et chaque paragraphe sur lâ??industrie dÃ©truite.

Notre maison Ã©tait petite. Elle comprenait trois chambres Ã©troites et une piÃ¨ce Ã vivre Ã peine digne dâ??Ãªtre appelÃ©e un salon. Au dÃ©but, je partageais ma chambre avec mon frÃ¨re, qui a cinq ans de plus que moi. En grandissant, il a eu besoin de son propre espace. Je lâ??ai compris. Comme je nâ??avais nulle part oÃ¹ aller, jâ??ai dÃ©placÃ© mon matelas dans le salon. Câ??est lÃ que je dormais dÃ©sormais.

Lâ??ordinateur de mon pÃ¨re se trouvait Ã©galement dans le salon.

Ã? partir du jour oÃ¹ le blocus a commencÃ©, une nouvelle routine sâ??est installÃ©e dans notre maison. Chaque matin, aprÃ¨s la priÃ¨re de lâ??aube, il sâ??asseyait devant lâ??ordinateur et ouvrait les actualitÃ©s. Câ??Ã©tait avant que les rÃ©seaux sociaux ne prennent une place centrale. Il passait des sites locaux aux actualitÃ©s en hÃ©breu, essayant de lire les dÃ©cisions qui rÃ©gissaient nos vies.

Je me rÃ©veillais dÃ¨s quâ??il allumait lâ??ordinateur. La lumiÃ¨re de lâ??Ã©cran traversait la piÃ¨ce sombre. Je ne lui disais pas que jâ??Ã©tais rÃ©veillÃ©. Je restais allongÃ© sur mon matelas, dos Ã lui, Ã Ã©couter.

Il parlait rarement, mais je pouvais entendre sa respiration. Une longue expiration. Une courte inspiration. Parfois, un petit son, pas mÃªme un mot, juste quelque chose comme Â« ah Â» qui lui

Ã©chappait avant quâ??il ne se reprenne. Jâ??attendais une phrase qui ne venait jamais. Il ne disait pas : Â« Les postes-frontiÃ¨res sont ouverts. Â» Il ne disait pas : Â« Le ciment peut Ã nouveau entrer. Â» Il ne disait pas : Â« Les choses vont revenir comme avant. Â»

Jour aprÃ¨s jour, il cherchait une rÃ©ponse diffÃ©rente. Jour aprÃ¨s jour, la rÃ©ponse restait la mÃªme.

Je ne connaissais pas encore les termes Â« punition collective Â» ou Â« asphyxie Ã©conomique Â». Je nâ??avais que lâ??image des Ã©paules de mon pÃ¨re qui sâ??alourdissaient avec le temps. Je ne me souviens pas lâ??avoir vu vraiment dÃ©tendu ou Ã lâ??aise financiÃ¨rement aprÃ¨s le dÃ©but du blocus. Son visage est devenu plus sÃ©rieux, sa patience plus courte, son sourire plus rare. Il nâ??Ã©tait pas malade. Il nâ??Ã©tait pas faible. Câ??Ã©tait un homme qui ne pouvait plus remplir son rÃ´le dans un endroit oÃ¹ les rÃ´les Ã©taient dÃ©libÃ©rÃ©ment brisÃ©s.

Nous Ã©tions huit enfants. Ã? un moment donnÃ©, quatre dâ??entre nous Ã©tions Ã lâ??universitÃ© en mÃªme temps. Les frais de scolaritÃ©, les livres, les transports, les dÃ©penses quotidiennes, tout reposait sur un homme dont lâ??entreprise avait Ã©tÃ© anÃ©antie non pas par un Ã©chec du marchÃ©, mais par la politique.

Il a essayÃ© diffÃ©rentes choses. Des petits projets. De nouvelles idÃ©es. Ã? chaque fois, il espÃ©rait que cela fonctionnerait. Ã? chaque fois, les mÃªmes obstacles se dressaient. Des fermetures. Des pÃ©nuries. Une Ã©conomie brisÃ©e dans un endroit dÃ©jÃ brisÃ©. Lâ??Ã©chec nâ??Ã©tait pas dÃ» Ã un manque dâ??efforts de sa part. Cela signifiait que la cage fonctionnait comme prÃ©vu. Des chercheurs et chercheuses comme Sara Roy dÃ©crivent cela comme un moyen de rendre Gaza Â« inviable Â». Les rapports des think tanks font Ã©tat de politiques qui Â« rendent Gaza invivable Â». Je nâ??avais pas besoin de ces mots pour savoir que notre salon, avec son Ã©cran dâ??ordinateur lumineux et son homme silencieux dans lâ??obscuritÃ©, faisait partie de ce mÃªme dispositif.

Je ne pense pas quâ??il ait jamais cessÃ© de chercher des informations sur les points de passage. Il a simplement cessÃ© de parler de ce quâ??il voulait reconstruire.

Ce nâ??est pas seulement mon pÃ¨re qui a changÃ©. Lâ??atmosphÃ¨re autour de nous a Ã©galement basculÃ©. Avant le blocus, la vie Ã Gaza nâ??Ã©tait jamais Â« normale Â», mais les gens imaginaient tout de mÃªme un avenir. Ils parlaient de travailler en IsraÃ«l, de trouver un moyen dâ??Ã©tudier Ã lâ??Ã©tranger ou dâ??Ã©conomiser pour construire une maison. AprÃ¨s le blocus, ces rÃªves semblaient de plus en plus irrÃ©alisables.

Les gens ont cessÃ© de faire des projets Ã long terme. On ne peut pas planifier dix ans Ã lâ??avance quand on ne sait pas si on aura de lâ??Ã©lectricitÃ© demain. On ne peut pas imaginer une vie en mouvement quand toutes les issues sont condamnÃ©es. Human Rights Watch et Bâ??Tselem dÃ©crivent cette rÃ©alitÃ© en termes juridiques. Ils parlent dâ??un rÃ©gime de Â« bouclage Â» qui contrÃ´le qui et quoi entre ou sort, comment les matÃ©riaux sont rationnÃ©s, comment mÃªme les patientÂ·es et les Ã©tudiantÂ·es sont empÃªchÃ©Â·es de voyager. Quand je lis leurs rapports, je reconnais les petites conversations qui ont disparu de notre maison, la faÃ§on dont les gens ont cessÃ© de dire Â« un jour, je vais Â» et ont commencÃ© Ã dire Â« inshallah Â» avec de moins en moins de conviction.

MÃªme le culte a Ã©tÃ© affectÃ©. Ma mÃ¨re, comme beaucoup de femmes Ã¢gÃ©es Ã Gaza, a toujours rÃªvÃ© dâ??aller Ã La Mecque pour le Hajj. Câ??est lâ??un des piliers de sa foi, lâ??un des souhaits les plus chers de sa vie. Elle nâ??y est toujours pas allÃ©e. Non pas parce quâ??elle nâ??a pas Ã©conomisÃ© dâ??argent. Non pas parce quâ??elle ne le voulait pas. Simplement parce que les frontiÃ¨res empÃªchent une femme de Gaza, qui nâ??a rien fait dâ??autre que dâ??Ã©lever une famille dans une enclave de rÃ©fugiÃ©Â·es, de se dÃ©placer.

Dans les tÃ©moignages recueillis par les groupes de dÃ©fense des droits humains, on peut lire des histoires de personnes empÃªchÃ©es de quitter Gaza pour recevoir des soins vitaux, Ã©tudier, travailler ou retrouver leur famille. Elles parlent de Â« sÃ©paration Â», de familles dÃ©chirÃ©es par les interdictions de voyager et la fermeture des points de passage. Chaque tÃ©moignage semble avoir Ã©tÃ© Ã©crit dans le salon de mes parents, sous cette mÃªme lumiÃ¨re tamisÃ©e.

Ce nâ??est pas le genre de prison que lâ??on voit dans les films, avec des barreaux et des gardiens en uniforme. Câ??est une cage dâ??un autre genre, construite Ã partir de permis, de postes-frontiÃ¨res et de dÃ©cisions invisibles prises dans des bureaux lointains. Une cage qui vous oblige Ã lutter contre votre propre pauvretÃ©, puis vous reproche dâ??avoir perdu. Les spÃ©cialistes de la gÃ©ographie carcÃ©rale Ã©tudient aujourdâ??hui Gaza comme un exemple de la maniÃ¨re dont lâ??espace lui-mÃªme peut Ãªtre transformÃ© en punition, un lieu oÃ¹ toute une population est confinÃ©e et surveillÃ©e sans les murs dâ??une prison traditionnelle. Mais avant la thÃ©orie, il y avait mon pÃ¨re devant son ordinateur, lisant les murs invisibles dans les journaux du matin.

Pendant que tout cela se passait, lâ??infrastructure de notre quotidien Ã©tait lentement dÃ©mantelÃ©e.

Lâ??Ã©lectricitÃ© est devenue une question dâ??horaires plutÃ´t quâ??une constante. Au dÃ©but, nous avions peut-Ãªtre quatorze heures dâ??Ã©lectricitÃ©, puis de moins en moins. AprÃ¨s chaque guerre, aprÃ¨s chaque attaque majeure, la centrale Ã©lectrique subissait de nouveaux dommages. Dâ??abord, vous entendez les nouvelles, puis vous le ressentez lorsque les lumiÃ¨res sâ??Ã©teignent pendant de longues pÃ©riodes. Dix heures sans Ã©lectricitÃ©. Douze. Seize. Au cours des derniÃ¨res annÃ©es avant mon dÃ©part, nous avions environ quatre heures dâ??Ã©lectricitÃ© par jour.

Les expertÂ·es de la santÃ© Ã©crivent aujourdâ??hui sur lâ??effondrement du systÃ¨me de santÃ© de Gaza dans cette prison Ã ciel ouvert. Ils parlent dâ??hÃ´pitaux qui ne peuvent pas faire fonctionner leurs Ã©quipements en raison de la pÃ©nurie de carburant, dâ??une eau impropre Ã la consommation, dâ??eaux usÃ©es qui ne peuvent Ãªtre traitÃ©es. Les rapports politiques expliquent que ce nâ??est pas un accident, mais le rÃ©sultat dâ??un blocus qui limite le carburant, les matÃ©riaux et mÃªme lâ??apport calorique. Pour nous, cela se traduisait par de la nourriture avariÃ©e dans le rÃ©frigÃ©rateur, des salles de classe plongÃ©es dans lâ??obscuritÃ© et des nuits oÃ¹ la seule lumiÃ¨re provenait des tÃ©lÃ©phones et des bougies.

Le temps lui-mÃªme sâ??est pliÃ© au rythme du rÃ©seau Ã©lectrique. On apprend Ã compter sa vie en fonction de ces heures. Quand cuisiner. Quand laver les vÃªtements. Quand Ã©tudier. Quand recharger son tÃ©lÃ©phone et les batteries de secours. Le reste de la journÃ©e appartient Ã lâ??obscuritÃ©.

Recharger un tÃ©lÃ©phone devrait Ãªtre un geste machinal. On le branche, puis on lâ??oublie. Sous le blocus, câ??est devenu une tÃ¢che, un petit pÃ©riple. Certaines personnes dans chaque quartier

disposaient de carburant et de gÃ©nÃ©rateurs. Elles sont devenues des stations de recharge informelles. On voyait des gens marcher avec leurs tÃ©lÃ©phones, leurs chargeurs et leurs multiprises, se rendant lÃ -bas lorsque lâ??Ã©lectricitÃ© Ã©tait coupÃ©e chez eux.

Imaginez devoir quitter votre maison et marcher jusquâ??Ã une autre rue juste pour redonner un peu de vie Ã votre tÃ©lÃ©phone. Imaginez faire cela encore et encore, semaine aprÃ¨s semaine, annÃ©e aprÃ¨s annÃ©e, non pas Ã cause dâ??une catastrophe naturelle, mais parce que quelquâ??un a dÃ©cidÃ© que câ??Ã©tait ainsi que vous deviez vivre.

Quand jâ??Ã©tais Ã©tudiant Ã lâ??universitÃ©, cela relevait dâ??une cruautÃ© particuliÃ¨re. Les professeurs ont commencÃ© Ã donner des devoirs et des quiz en ligne, essayant de sâ??adapter au monde moderne. Nous Ã©tions assis devant nos Ã©crans, les yeux rivÃ©s sur les questions, lâ??esprit occupÃ© par le tic-tac de lâ??horloge dans le coin et lâ??horloge invisible de la coupure dâ??Ã©lectricitÃ©.

Vous commencez un quiz en ligne en sachant quâ??Ã tout moment, le courant peut Ãªtre coupÃ©. Lâ??Ã©cran peut devenir noir au milieu dâ??une phrase, et toutes vos rÃ©ponses disparaÃ®tront avec lui. Parfois, cela signifiait perdre des points. Parfois, vous ne pouviez pas repasser le quiz. Puis venaient les explications : des messages aux professeurÂ·es, les suppliant de comprendre que vous nâ??Ãªtes pas paresseux, mais simplement connectÃ© Ã un rÃ©seau fragile contrÃ´lÃ© par des personnes qui ne connaissent pas votre nom et se moquent de votre moyenne gÃ©nÃ©rale.

MÃªme lorsque les enseignantÂ·es nous croyaient, la peur persistait. Chaque devoir devenait un petit test, non seulement pour Ã©valuer nos connaissances, mais aussi pour savoir si les dieux de lâ??Ã©lectricitÃ© seraient clÃ©ments pendant une heure.

Le dÃ©pÃ©rissement de Gaza nâ??Ã©tait pas seulement politique. Il Ã©tait aussi personnel. Ce dÃ©pÃ©rissement couvait dans ma poitrine avant mÃªme que je ne lui donne un nom. Je le ressentais lorsque jâ??hÃ©sitais Ã rÃªver de choses simples, comme choisir une carriÃ¨re parce que je lâ??aimais ou imaginer une future maison qui ne serait pas dÃ©jÃ fissurÃ©e. Je le ressentais lorsque des proches me conseillaient dâ??Ãªtre Â« rÃ©aliste Â», non parce que mes notes Ã©taient mauvaises, mais parce que les frontiÃ¨res lâ??Ã©taient. Jusquâ??Ã mes espÃ©rances devaient sâ??inscrire dans les limites de la carte de Gaza, dans les heures dâ??Ã©lectricitÃ© disponibles, dans le travail que mon pÃ¨re pouvait dÃ©nicher. Peu Ã peu, jâ??ai cessÃ© de me demander Â« Que vais-je faire de ma vie ? Â» pour commencer Ã me demander Â« Quâ??est-ce qui est vraiment possible ici ? Â»

Cela se manifestait par de petites comparaisons, presque embarrassantes, avec des personnes de mon Ã¢ge qui menaient une vie normale.

Je me souviens trÃ¨s bien dâ??un moment prÃ©cis. Jâ??avais un ami nommÃ© Steve, un Afro-AmÃ©ricain de Miami. Nous nous sommes rencontrÃ©s en ligne parce que je dÃ©sirais amÃ©liorer mon anglais. La plupart de nos conversations Ã©taient simples. Ce que nous mangions au petit-dÃ©jeuner, les cours que nous suivions, comment se passait la journÃ©e. Rien de profond. Rien de politique. Juste la vie quotidienne.

Puis, un jour, Steve mâ??a annoncÃ© quâ??il dÃ©mÃ©nageait en Pologne.

Pas pour toujours. Pas parce quâ??il Ã©tait en danger. Pas parce quâ??il fuyait quoi que ce soit. Simplement parce quâ??il voulait y Ã©tudier. Il a pris sa dÃ©cision, rÃ©servÃ© un vol, dÃ©mÃ©nagÃ©, commencÃ© les cours, puis est rentrÃ© chez lui pour les vacances dâ??hiver comme sâ??il sâ??agissait dâ??un week-end.

Il mâ??a racontÃ© cette histoire avec dÃ©sinvolture, comme on raconte quâ??on a changÃ© de forfait tÃ©lÃ©phonique. Mais pour moi, quelque chose sâ??est brisÃ©. Jâ??ai rÃ©alisÃ© quâ??il avait la possibilitÃ© dâ??entrer et de sortir dâ??un pays comme quelquâ??un ouvre et ferme les portes de sa propre maison. Jâ??ai rÃ©alisÃ© que sâ??il se rÃ©veillait un matin et voulait Ã©tudier ailleurs, il pouvait simplement partir. Il y avait des aÃ©roports. Des visas. Des consulats. Des frontiÃ¨res qui sâ??ouvraient.

Cette idÃ©e me semblait irrÃ©elle, comme entendre dire que quelquâ??un peut respirer sous lâ??eau.

Puis il y a eu les appels vidÃ©o.

On discutait, on riait, on se chamaillait pour des broutilles. Et puis, tout Ã coup, au milieu dâ??une phrase, le courant Ã©tait coupÃ©. Lâ??Ã©cran se figeait, clignotait, puis disparaissait. La piÃ¨ce Ã©tait plongÃ©e dans le noir. Huit heures. Dix heures. Parfois plus. Sans explication. Sans excuse. Juste le silence.

Quand je me connectais Ã nouveau, Steve me demandait :

Â« Que sâ??est-il passÃ© ? Ã?a va ? Â»

Je devais lui expliquer Ã chaque fois.

La coupure de courant.

Le rationnement Ã©lectrique.

La pÃ©nurie de gÃ©nÃ©rateurs.

Le blocus que lâ??on entend dans les murs.

Pour lui, une coupure de courant Ã©tait quelque chose annoncÃ© au prÃ©alable ou causÃ© par une tempÃªte. Pour moi, câ??Ã©tait une rÃ©alitÃ© constante. Une chose qui pouvait interrompre nâ??importe quel moment de la vie.

Des annÃ©es plus tard, aprÃ¨s mon arrivÃ©e aux Ã?tats-Unis, jâ??ai reÃ§u un SMS de la compagnie dâ??Ã©lectricitÃ© indiquant :

Â« Le courant sera coupÃ© pendant cinq minutes entre telle heure et telle heure. Â»

Un avertissement.

Une courtoisie.

Un luxe si simple quâ??il en Ã©tait douloureux.

Je fixais ce message comme sâ??il Ã©tait Ã©crit dans une autre langue. Pendant vingt ans, lâ??Ã©lectricitÃ© nâ??avait jamais annoncÃ© son absence. Elle disparaissait comme une punition.

Câ??est Ã ce moment-lÃ que jâ??ai rÃ©alisÃ© que le monde en dehors de Gaza nâ??Ã©tait pas seulement diffÃ©rent. Il Ã©tait plus grand. Plus doux. ConÃ§u pour les Ãªtres humains. ConÃ§u pour faire des projets, rÃªver, partir, revenir. ConÃ§u pour des gens qui avaient le droit dâ??exister sans rationnement de lumiÃ¨re.

Gaza, en revanche, Ã©tait devenue un monde oÃ¹ mÃªme la batterie dâ??un tÃ©lÃ©phone donnait lâ??impression dâ??Ãªtre en sursis.

Ces dÃ©tails peuvent sembler de simples privations, comme lorsque les gens disent que Â« la vie est dure dans les pays pauvres Â». Mais Gaza nâ??est pas seulement Â« un lieu pauvre Â». Les lieux pauvres vous permettent gÃ©nÃ©ralement de partir. Ã? Gaza, la pauvretÃ© est liÃ©e Ã lâ??enfermement. Le blocus ne rend pas simplement la vie difficile. Il organise les difficultÃ©s de telle sorte que votre Ã©nergie est consacrÃ©e Ã la survie plutÃ´t quâ??Ã la construction dâ??un avenir.

Depuis des annÃ©es, Ã©crivainÂ·es et militantÂ·es tentent de trouver un nom Ã cette combinaison. Certains qualifient Gaza de ghetto, de bantoustan, de zone carcÃ©rale. DÃ¨s les annÃ©es 1980, des analystes comparaient dÃ©jÃ Gaza aux *townships* de lâ??apartheid en Afrique du Sud. Plus tard, un sociologue israÃ©lien lâ??a qualifiÃ©e de plus grand camp de concentration au monde, et dâ??autres commentateurs ont affirmÃ© que le passage dâ??un lent Â« spatiocide Â» Ã un massacre ouvert avait transformÃ© certaines parties de Gaza en quelque chose qui sâ??apparente davantage Ã un camp dâ??extermination. Les expertÂ·es de lâ??ONU avertissent aujourdâ??hui que ce qui se passe Ã Gaza nâ??est pas seulement une prison Ã ciel ouvert, mais une mise Ã lâ??Ã©preuve de lâ??ordre international tout entier.

Les marches funÃ¨bres que jâ??ai vues quand jâ??Ã©tais enfant et les bombes qui ont secouÃ© la nouvelle maison de ma sÅ?ur Ã©taient des actes de violence Ã ciel ouvert. Le blocus est plus discret. Il se manifeste sous la forme dâ??un rituel matinal devant lâ??ordinateur, dâ??une mÃ¨re qui ne peut pas se rendre au Hajj, dâ??un fils qui dort dans le salon en Ã©coutant son pÃ¨re respirer, dâ??un Ã©tudiant qui se dÃ©pÃªche avant une coupure dâ??Ã©lectricitÃ©, dâ??un tÃ©lÃ©phone dans votre main qui est toujours sur le point de rendre lâ??Ã¢me.

Si une ville peut Ãªtre transformÃ©e en une forme de cellule, tout commence ainsi. Pas par un Ã©vÃ©nement unique. Mais par un lent et long recul des possibilitÃ©s, jusquâ??Ã ce quâ??un jour, vous vous rÃ©veilliez et rÃ©alisiez que presque personne parmi vos proches ne croit plus que Â« les choses vont bientÃ´t sâ??amÃ©liorer Â».

Le 4 aoÃ»t 2025, ma sÅ?ur Elham a Ã©tÃ© dÃ©vastÃ©e par un Ã©vÃ©nement inqualifiable. Les forces israÃ©liennes ont Ã´tÃ© la vie Ã son mari, mon beau-frÃ¨re Haitham. Il Ã©tait un pÃ¨re qui essayait simplement de remplir son devoir le plus fondamental : nourrir sa femme et leurs cinq jeunes enfants. Il a Ã©tÃ© tuÃ© de la maniÃ¨re la plus cruelle et la plus absurde qui soit, pris au piÃ¨ge dans les embuscades mortelles tendues autour des camions dâ??aide humanitaire prÃ¨s des frontiÃ¨res.

De nombreux rapports documentent dÃ©sormais la maniÃ¨re dont des familles de Gaza sont tuÃ©es alors quâ??elles tentent dâ??accÃ©der Ã de la nourriture ou Ã de lâ??eau, comment des familles entiÃ¨res sont dÃ©cimÃ©es lors dâ??attaques que les groupes de dÃ©fense des droits humains

qualifient de possibles crimes de guerre. Amnesty International dÃ©crit des familles entiÃ¨res rayÃ©es de la carte en un instant. Gideon Levy recueille des tÃ©moignages sur Â« le massacre de Gaza Â». Pour le monde extÃ©rieur, il sâ??agit dâ??Ã©tudes de cas et de preuves. Pour ma sÅ?ur, il sâ??agit dâ??un lit vide et de cinq enfants qui demandent oÃ¹ est passÃ© leur pÃ¨re.

Abdalrahim Abuwarda est un chercheur palestinien et doctorant en anglais (humanitÃ©s publiques) Ã lâ??UniversitÃ© du Wyoming. Ses recherches et son enseignement portent sur les reprÃ©sentations mÃ©diatiques, rhÃ©toriques et politiques du rÃ©cit en Palestine et au-delÃ .

Traduction : JC pour lâ??Agence MÃ©dia Palestine
Source : *Mondoweiss*

date crÃ©Ã©e
2025/12/30